

Un autre poème : est-ce juste de le citer sans le dessin de Denis en regard ?

« **Soleil bafoué**

J' invoque encore à la débâcle des Aurores
J' invoque encore à la dérive des dernières îles-refuges
J' invoque à l'orée de toutes les plaies
le Soleil bafoué

déchiqueté dans une odeur de vague

Et accroché aux derniers sanglots

des cithares qui se sont tues

j' invoque pour me désabuser

– Oh quel cauchemar

J' ai rêvé que Sénac est mort –

tous les chants caniculaires

annonciateurs d' un Feu possible

Faut-il avec nos dernières larmes bues

oublier les rêves échafaudés un à un

sur les relais de nos errances

oublier toutes les terres de Soleil

où personne n' aurait honte de nommer sa mère

et de chanter sa foi profonde

oublier oh oublier

oublier jusqu' au sourire abyssal de Sénac

Ici où gît le Corpoème

foudroyé dans sa marche

vers la Vague purificatrice

fermente l' invincible semence

des appels à l' Aurore

grandit dans sa démesure

– Sénac tonsure anachronique de prêtre solaire –

le Temple

édifié dans la commune passion

du Poète

du Paria

et de l' homme anuité

réclamant un soleil

(*Solstice barbelé*, 1975, p. 59-60)

Et toujours, contre les falsifications :

« **histoire**

régler la parade des squelettes

refaire les dates à sa guise

retoucher les biographies

effacer le précédent

Le patriotisme est un métier

(*Pérennes*, 1996)

En 1984, Tahar Dajout proposait une nouvelle anthologie poétique, *Les mots migrants*, reprenant le geste essentiel de la sortie de l'ombre de voix inaudibles, hommage aussi à l'anthologie de Jean Sénac de 1971. Cette fois, il offrait à la transmission (cette anthologie est éditée dans une collection universitaire), la « nouvelle poésie algérienne », celle des poètes de sa génération, dont les dates de naissance s'égrènent de 1943 pour Youcef Sebti, le "doyen" du "groupe" à 1960 pour Daouia Choualhi, la seule femme citée. Il mettait en lumière ainsi, outre ces deux noms cités : Rabah Belamri, Habib Tengour, Abdelmadjid Kaouah, Hamid Tibouchi, Mohamed Sehaba, Hamid Nacer-Khodja, lui-même et Amine Khan.

Bien qu'adoptant une perspective générationnelle – tout anthologue fait des choix – il proposait une perspective s'appliquant plus largement à l'ensemble de la poésie algérienne :

« Ce qui sauve la poésie en Algérie, c'est peut-être l'inexistence, en même temps que d'appoint matériel, "d'institutions" et "d'autorités" (intellectuelles, éditoriales, littéraires) pour la régenter. La poésie chez nous vit avec la totale liberté des errants et des démunis. Nous nous en voudrions de créer dans cet espace illimité de parcours un compartimentage basé sur l'âge des poètes (comme si la poésie pouvait avoir un âge quelconque autre que celui de l'humanité, de ses angoisses, de ses interrogations et des grands sentiments qui sans cesse la dynamisent).

[...]

"Tout le soleil est possible" disait le regretté Jean Sénac en évoquant cette parole jeune et remuante. Mais cette génération de poètes algériens qui écrit maintenant depuis bientôt vingt ans, sait que tous les astres et toutes les saisons peuvent nous interpeller. Leur poème n'est pas simplement solaire, il peut être arachnéen, saturnien, chargé de toutes les noirceurs et de toutes les boues qui assiègent l'âme ou la cité. Beaucoup ont compris qu'on ne peut pas porter en effigie une seule saison sur son front et qu'il faut s'assumer dans toutes les intempéries de l'exigence et de l'écartèlement. »

(extraits p. 3 à 15 de l'introduction des *Mots migrants*)

Avec Tahar Djaout aussi, on aimerait conclure par sa dédicace du poème de la p. 57 de *Solstice barbelé* :

« À mes amis d'Alger, en souvenir de l'époque où nous rêvions de châteaux en Espagne (et en Poésie) »... et en tant d'autres choses encore.

Christiane Chaulet Achour